

Chapitre I

Arrivé ce matin, un peu après 9 heures, le *Kairouan* est à l'amarrage. Une impressionnante cargaison de 3 000 hommes s'éparpille sur les quais d'Alger. La ronde des camions qui commence n'arrive pas à en entamer la quantité. Suivant leur appartenance, les régiments sont dirigés vers les casernes de transit.

Le 57^e RI auquel appartient Xavier Decoux n'a pas encore été enlevé. Xavier Decoux est le seul, dans le lot, à devoir être affecté à la musique de la Xe RM. Il s'impatiente. Un sous-officier lui a déjà dit qu'il n'avait reçu aucune consigne particulière en ce qui le concernait. Qu'il veuille donc faire comme les copains et attendre !

Indépendamment des deux ou trois civils qui se sont attachés à lui, pendant la traversée, il voit venir des curieux, désœuvrés pour la plupart, qui s'intéressent ingénument à son boîtier de violon.

- C'est quoi, ton truc ?
- Comment que t'en joues ?
- Où qu'tu vas avec ça ?

Autant de questions auxquelles il peut répondre pour tuer le temps.

Le soleil tape d'une manière inhabituelle. Premier contact avec la terre d'Afrique. Les militaires de la métropole ont encore la tenue d'hiver, la chaleur devient insupportable. Bien que l'on ait distribué force bières, à la descente du bateau, leur soif paraît inextinguible.

Le ciel et la mer ont une même couleur bleue et, au-dessus des docks et des entrepôts, surgit une grande ville, accrochée sur sa colline, moins blanche qu'elle n'était apparue de loin, à l'entrée dans le port, déjà insolite, hostile.

Le comité d'accueil est en tenue de combat. Fourmillent les armes et les uniformes. On s'inquiète. Les regards en disent long.

On ne serait pas surpris d'entendre des coups de feu derrière le bâtiment des messageries maritimes et de l'amirauté. Mais non, quand on grimpe la rampe d'accès, en direction du centre ville, apparaissent des constructions dans le style Louis Philippe le plus parisien. Magasins, feux et passages cloutés, carrefours aux massifs de fleurs, ont un air français qui rassure. On dirait même qu'il n'y a pas plus d'Arabes ici qu'à Marseille ; par contre, la quantité de militaires est impressionnante. Ils sont partout, dans la rue, sur les trottoirs, aux terrasses des cafés, devant les édifices publics. Les filles qu'ils croisent détournent la tête et les ignorent. Les passants, aussi, ignorent le convoi de nouveaux venus qui s'avance en direction des hauteurs d'Alger.

Xavier Decoux espère que ce sera son dernier voyage avant la destination finale. Depuis un an qu'il était à la « Régionale » de Bordeaux, il avait presque perdu l'habitude de cette ambiance manœuvrière et martiale. Les « garde-à-vous », les « rompez les rangs » et « embarquez » le ramènent anxieusement à l'époque des classes. Ce temps qu'il croyait révolu vient lui coller à la peau avec une acuité peu engageante. Ce sont là procédés de militaires qui ne varient pas quand il s'agit de manier la troupe.

La fin de journée s'annonce plus détendue.

Après la douche, l'occupation d'une chambre et le repas au réfectoire, on bénéficie d'un quartier libre pour l'après-midi. L'affectation définitive sera connue demain matin. Tout le monde ne va pas rester là. On parle du bled et des garnisons possibles vers l'intérieur et le sud. Les anciens, les chauffeurs en particulier, n'ont pas su tenir leur langue.

Xavier Decoux n'a que faire des ragots : dans 24 à 48 heures, au plus tard, il sera transféré à la caserne d'Orléans. Après quoi, il est assuré de pouvoir reprendre la vie d'artiste qu'il menait à Bordeaux : le conservatoire, le théâtre... M. Dambricourt, le chef de musique, a sérieusement préparé le terrain. Son homologue d'Alger a reçu des instructions pour que soit bien accueilli le nouvel arrivant.

« C'est un ami, s'entend dire Xavier Decoux, n'ayez crainte. Vous vivrez auprès de lui comme vous l'avez fait, ici, auprès de

nous. Bien entendu, c'est l'Algérie, mais, pour un musicien, Alger n'est pas Laghouat ou Tamanrasset. Vous y achèverez votre temps, en dilettante. Mettez donc cette période à profit pour travailler votre instrument. Quand vous reviendrez, vous serez fin prêt pour retourner au philharmonique de Bordeaux. Mon épouse et moi-même serons fiers d'avoir pu vous rendre ce service. »

Xavier Decoux s'est assis, en tailleur, sur son lit de camp. Il s'est même proposé de garder la chambre pendant que ses compagnons s'empresseraient de se répandre dans les rues d'Alger. Moyennant un pot, des anciens se sont proposés de leur faire visiter ce qu'il ne fallait pas manquer de voir en ville. De là à ce que le premier bordel devienne l'une des sept merveilles du monde, il n'y aurait pas gros à parier...

Xavier Decoux écrit à sa mère.

Elle n'a pas eu besoin de le lui faire promettre. Pendant la traversée, dans la cale ou sur le pont, il est resté obsessionnellement attaché à son souvenir.

Enfin, Alger était apparue. Alger grossissait. Un fouillis de petits cubes blancs dévalait les collines environnantes, seulement retenu de tomber à la mer par un long parapet d'immeubles rectilignes, eux-mêmes échafaudés sur des arcades hautes et sombres qui faisaient, au rez-de-chaussée, comme des alvéoles. Vaincue par les brise-lames, la mer déroulait un tapis de vaguelettes tranquilles qui devaient s'arrêter là où l'on devinait les quais et le port.

Six mois sans revoir sa mère... Il dissimule sa tristesse. Depuis longtemps, il a vérifié que leur attachement réciproque dépasse, jusqu'à l'interdit, le simple amour maternel de ses compagnons de lycée ou de caserne. Il cache ses écrits, son chagrin inavouable, le médaillon qui est à son cou, la photo glissée dans son portefeuille. Six mois, avec, entre eux, une étendue vaste et incommensurable comme la Méditerranée.

A Périgueux, quand elle eut appris que le bateau avait trois jours de retard, elle descendit immédiatement à Marseille. Xavier Decoux délaissa les hamacs douteux du camp Ste-Marthe pour

passer deux nuits avec elle, dans un hôtel du centre. Voilà qui en rajoutait à leur bonheur incestueux. A leur angoisse aussi. C'était se dire deux fois adieu en moins d'une semaine. Ils s'aimèrent, comme à l'accoutumée, en catimini, en silence.

Le départ du bateau, avec ces grappes hommes qui agitaient leur mouchoir, fut un spectacle déchirant qui attirait des larmes aux yeux des plus endurcis. Il y avait là beaucoup de rappelés, des hommes mariés... La confusion aidant, Xavier Decoux pleura avec eux et vit se rapetisser, puis disparaître dans la foule, une jeune femme blonde qui avait tout juste dix-neuf ans de plus que lui.

Cette guerre coloniale est une ineptie.

Non point que l'Algérie ne mérite pas d'être maintenue rattachée à la France, mais c'est un problème de militaires, de colons, et de fellaghas. L'art n'a rien à y voir et voilà que l'on enrôle les musiciens au même titre que les parachutistes et la légion. Politique absurde et aveugle. Fourre-tout dans lequel se trouve engagée l'élite de la jeunesse et de la nation.

« Garde-toi, mon chéri. Sois prudent. Ne t'expose pas. Sors le moins possible. Reste sous la protection de tes chefs... »

Chapitre II

Le lendemain matin, après une nuit de chahut et de concours de pets, un clairon sonne le réveil. Les camions de transport de troupes sont stationnés dans la cour d'honneur. Comme à Bordeaux, aux heures de l'embauche, les bruits de la ville montent jusqu'ici. : klaxons, moteurs, cloches du tramway, piailllements des enfants dans une cour d'école, sirène des bateaux.

On prend le jus. Rassemblement. Direction Bougie.

Xavier Decoux attend que l'officier commande le repos, puis, il s'approche :

— Et moi, mon lieutenant, qu'est-ce que je fais ?

— Comment ça « qu'est-ce que je fais ? » réplique l'officier surpris. Vous embarquez avec les autres, parbleu !

— Mais, pas du tout, y'a une erreur. Je viens de la « Régionale » de Bordeaux, je devais être muté à la musique d'Alger...

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Jamais entendu parler de ça. Votre nom ?

— Xavier Decoux.

— Vous avez répondu à l'appel ?

— Oui, mon lieutenant.

— Alors, c'est que vous êtes sur la liste du 57.

— Oui, mon lieutenant, je suis du 57, mais je suis détaché à la musique de la Xe RM.

— C'est bien le moment ! Vous pouviez pas le dire plus tôt, non ? dit l'officier en se dirigeant vers les bureaux du quartier.

Xavier Decoux reste seul, sur la place du rapport, avec son paquetage entre les jambes et son violon en bandoulière. Les camions ont mis leur moteur en marche. La fumée de leur diesel monte dans l'air pur d'Alger. On dit qu'il ne s'y verra plus un nuage avant l'entrée de l'hiver. D'ici là, six mois au moins seront passés.

Pour l'heure, un petit vent frais, venu de la mer, agite le drapeau tricolore au sommet de son mât. Deux ou trois taulards balayent la cour. Une section longe les bâtiments en direction des garages. Un sergent-chef fait marcher et chanter les recrues. Une Dauphine, complètement insolite, les oblige à se ranger. Le sous-officier se courbe presque plutôt qu'il ne salue réglementairement le chauffeur : une civile. Une femme de la trentaine. Le cou gracieux, le chignon haut : l'infirmière en chef : une PFAT.

— La salope...

— La poule du médecin major...

— La pute du régiment...

Le lieutenant qui revient en courant a arrêté ces invectives :

— On y va ! annonce-t-il au chauffeur de la jeep. (Puis, arrivant à hauteur de Xavier Decoux :) Allez, hop ! tu montes ! on n'a rien en ce qui te concerne.

Xavier Decoux reste complètement interdit. L'œil brouillé derrière ses lunettes à la Schubert.

— Magne-toi, magne-toi, s'écrie le lieutenant avec autorité.

Le convoi s'ébranle, redescend dans les rues plongeantes, en direction de la gare. Entre les palmiers nains et les aloès de quelques rares jachères surgissent des buildings, sans architecture, seulement préoccupés de gagner le ciel. On ne compte plus leurs balcons, ni le nombre des stores et des baies vitrées. Volumes blancs, cubiques sur un fond bleu. Sorte de casbah hypertrophiée gagnée par le mal et la puissance du béton.

Dans la trouée du boulevard Laferrière, au-delà des escaliers interminables et du monument aux morts, une tranchée de verdure descend jusqu'au port. La foule, partout aussi dense, se presse aux terrasses des cafés. Celui très moderne de L'Otomatic, rue Michelet, regroupe la jeunesse étudiante de l'université voisine. Les militaires regardent les filles comme s'ils les voyaient pour la dernière fois.

— C'est le bled, bordel, ils vont nous foutre dans le bled !

Le bled... Xavier Decoux regarde les avenues grouillant de monde, les palmiers du bord de mer qui lui rappellent Nice, la promenade des Anglais ou la croisette de Cannes.

Le bled... ce nom dont il a entendu parler revêt, à cet instant, une importance particulière. La peur, l'absurdité se mêlent à son désarroi. Mais il se tait. Les hommes qui sont là et qui, eux, sont des vrais, ne sont pas moins anxieux que lui.

— T'en fais pas, dit le moins braillard d'entre eux, l'armée n'en est pas à une contradiction près. Aujourd'hui on t'emmène, demain on te ramène. Ordres, contrordres, laisse pisser...

A la gare d'Alger, la destination semble se confirmer d'une manière plus explicite : la loco-diesel pousse devant elle trois wagons de sable. A ceux qui en demandent l'explication, on répond qu'il s'agit d'une démineuse, au cas où... Quant à l'arrière du convoi de troupes, il est fermé par un autre wagon armé d'une mitrailleuse lourde. C'est un aller pour la guerre. Cette fois, on est bon comme la romaine.

Xavier Decoux subit ce spectacle austère, comme s'il regardait un film d'actualité, vieux d'un quart de siècle. Alors que d'autres ne se posent pas la même question, il y entre, lui, de plain-pied, en automate, indisposé par le café du matin qui lui reste sur l'estomac, écrasé sous un paquetage qui, d'un coup, semble avoir doublé de poids et de volume. Il considère ses mains fines et blanches. Trop fines, trop blanches. Elles vont le lâcher, le trahir dans la besogne du soldat. Tant de jours, tant d'heures à ne leur inculquer que de la souplesse, de la précision, de la virtuosité.

Il retire ses lunettes, en essuie les verres à la soie de son mouchoir. Les quatre personnages en face de lui deviennent flous comme des ombres, uniformément kaki, de la tête jusqu'aux pieds, comme l'uniforme qui les habille, estompant, au passage, les reliefs de la bouche, du nez et des oreilles.

A la « Régionale » quand il posait ses lunettes, sous le lit, avant de s'endormir, le jeu consistait à les pousser un peu plus en dessous pendant son sommeil. Alors, le lendemain, de le voir les rechercher à tâtons, était en soi un spectacle inénarrable.

Au conseil de révision, on avait donc recruté, cette année-là, jusqu'aux taupes des conservatoires supérieurs.

Sur ses semblables, Xavier Decoux n'avait que la supériorité d'une oreille absolue. Faculté rarissime, y compris dans le monde

des musiciens. Mais, que ferait-on de cette oreille-là, si son violon devait rester pendu à un clou ?

Le convoi progresse prudemment, enjambe des précipices, se faufile dans des gorges, frôle le rocher dans des courbes où l'âpic sombre des falaises découpe l'azur indifférent. Il n'alerte personne, sauf peut-être dans les cavernes contrastées d'ombres et de lumières, où, on le sait, se cache la rébellion. Le paysage est dominé par cette terre ocre, au relief tourmenté, sec, pentu, inhospitalier, traversé de ravins où passent des wagons tentés par un col ou une brèche.

Aux arrêts, la troupe envahit le quai, occupe la station rustique qui fait office de gare. Le premier Arabe aperçu à Palestro avait abandonné le costume européen que l'on voit couramment à Alger et dans les grandes villes du littoral. Les nouveaux venus le dévisagent comme un fellagha potentiel, un descendant d'Abd El Kader dont le fusil ne saurait être loin et qui cache sûrement un pistolet sous sa longue djellaba.

De tout jeunes marchands de limonade, rendus conviviaux par l'appât du gain, sautent sur les marchepieds et tentent d'écouler leurs canettes.

— *Limon ! limon !* crient-ils pour intéresser un éventuel client.

La peur au ventre, Xavier Decoux entreprend sa marche au supplice dans ce désert d'hommes et de cailloux, qui s'offre insolite à son oreille et à ses yeux. Il doute de rejoindre Bougie par ce chemin tortueux qui doit, lui a-t-on assuré, revenir en direction de la mer. Il ne comprend pas que l'on fasse un pareil détour pour prendre à revers un port aussi important que celui-ci. Pourquoi, diable, ne pas avoir piqué, droit dessus, au départ de Marseille ? L'armée a ses raisons que la raison ne connaît pas. Sans paraphraser plus avant Pascal, son voisin de route a tôt fait d'ajouter que c'est une institution paradoxale en ce sens qu'elle se révèle être, à la fois, con et impénétrable. Ce voyage tressautant et carambolant n'est que les prémises d'un délire qui durera 16 mois entrecoupés d'une hypothétique permission de détente.

Les poteaux téléphoniques, rafistolés à la Dubout, amusent les courageux compagnons de Xavier Decoux à qui l'on a dit que le

Génie les rafistolait ainsi chaque fois que le FLN les renversait ou y donnait un coup de scie. On suit donc le terrorisme à la trace. Son chemin est inévitablement celui emprunté par le réseau routier ou ferroviaire dans les vallées, les failles, en bordure des oueds où l'érosion a frayé son passage avant l'arrivée des ingénieurs et des caravanes. La guerre se fait plus fréquemment sur ces passages obligés pour l'occupé et l'occupant.

La plupart des bidasses, paysans en majorité, ont des sourires rassurants de chasseurs qui connaissent leur gibier, mais jamais ils ne se sont trouvés en présence d'un homme armé, aussi intelligent et aussi déterminé qu'eux à tirer le premier. Malgré ce qu'ils en disent, ils font confiance à l'uniforme sous lequel ils servent, au régiment dans lequel ils sont enrôlés, à la supériorité de leur nombre et de leur arme. Leur tempérament antimilitariste ne leur confère qu'une âme d'exilé et non point de défaitistes ou de vaincus. Quoiqu'il arrive, ils ne sont pas seuls. Une nation est derrière eux, puissante, prestigieuse.

Et puis, ne dit-on pas que dans les coups durs, ce sont les paras et la légion qui se retrouvent en première ligne ! En vérité, seule la durée du séjour est à considérer sur cette terre avare de loisirs et de femmes libres. L'absence de leurs mères, de leurs fiancées, de leurs épouses ou de leurs maîtresses, sera plus lourde à endurer que les réalités de la guerre. Mais, est-ce bien la guerre, puisqu'il n'est permis d'en parler qu'en termes d'événements ?

Chapitre III

Arrivé au camp de Cherchour, Xavier Decoux a laissé les soldats s'emparer des lits et des emplacements de leur choix. Il en reste un, en face de la porte. Cette porte donne sur un couloir, et de l'autre côté du couloir, une autre porte : celle des chiottes. Le musicien reste assis sur le matelas, acagnardé comme un chien, dans l'angle du mur. Un chien de salon qu'on va rouler dans la poussière, les chemins sinueux, pentus, couverts de ronces et de cailloux. Un chien qui a perdu son maître, son domicile, et qui tremble. Un chien pitoyable, absent, à mille lieues d'ici ; handicapé ou aidé par des verres épais qui l'isolent ou le font entrer dans le monde des vivants.

— La porte, merde !

On dirait que cette porte ne tient pas correctement fermée. Elle occasionne un courant d'air mortel avec la fenêtre du fond. Le chien ne ferme pas la porte. Il médite avec son boîtier à violon entre les jambes. Ce boîtier, noir et oblong, plus insolite qu'une pierre ramenée de la lune.

— La porte ! Nom de Dieu ! Fermez cette putain de porte !

Le chien, sourd, réfléchit cependant. En désordre. Il n'a plus la faculté de réfléchir autrement. Écrire en France, au capitaine Dambricourt, lui annoncer qu'il y a eu maldonne. Il rétablira l'ordre. Une semaine, le temps nécessaire aux échanges de courrier. Une semaine à rester ici, en attendant un contrordre.

Au PC de la 3e compagnie, le capitaine a préparé la section qui va prendre la relève au poste de Tahalim. Pris dans l'ordre alphabétique de ceux qui ont fait leurs classes à Souge, Xavier Decoux se trouve embarqué dans l'aventure.

— Non, mon capitaine, fait remarquer le lieutenant, pas celui-là !

— Et pourquoi donc ?

— C'est le musicien.

— Ça lui fera les pieds !

— Mon capitaine, ce type est foutu pour tenir un fusil comme moi pour jouer du violon, si on accroche ce sera un boulet sur nos talons.

— Mais enfin, nom de Dieu, qui nous a refilé un pareil lous-tic ? Allez me le chercher !

Le lieutenant envoie quérir Xavier Decoux. Celui-ci n'en attendait pas moins : c'est Alger qui vient le récupérer.

— Qu'est-ce que vous foutez ici ? lui demande le capitaine.

— J'en sais rien, mon capitaine : au départ de Bordeaux, on devait m'incorporer à la musique d'Alger. Or, depuis Alger, on m'a emmené jusqu'ici.

— Quelle est votre classe ?

— La 57 1C.

Le capitaine se montre très surpris :

— Nom de Dieu, dit-il au lieutenant, il a presque un an de plus que les bleus. S'il devait être dirigé vers la musique de la 10e RM, pourquoi l'a-t-on flanqué chez nous ?

Xavier Decoux sent que ça bouge. C'est bien ce qui lui semblait : un malentendu, une bavure. Un nom de plus ou de moins sur les trois à quatre mille passagers d'un bateau... Ça arrive. Ça doit même arriver plus souvent qu'on ne le pense.

— Écoutez, mon vieux, l'erreur ne vient pas de chez nous. On ne bouge pas. Si on vous cherche, on saura où vous trouver. Vous êtes du 57, affecté au 57, vous restez au 57.

Xavier Decoux veut ouvrir la bouche pour demander si le statu quo va durer longtemps. Dans le dos du capitaine, le lieutenant lui fait signe de se taire.

— Vous pouvez disposer !

Le chien a repris sa place sur le lit, dans l'angle de la cloison. Le soir, avant tout le monde, il se couche cette fois sans poser ses lunettes. La porte d'entrée ne ferme toujours pas. Celle des chiottes, en face, reste verrouillée, cependant, il y a dessous un vide sanitaire de trente à quarante centimètres qui, dans la position de Xavier Decoux, autorise une vue rasante sur l'entrejambe et les testicules d'un homme accroupi. Entre les croquenots, s'allonge

un boudin fumant qui pend, se décroche puis tombe dans le trou. Le caniche ne détourne pas la tête. Le courant d'air lui agresse l'odorat. Le contraste d'un dernier parfum lui imprègne encore le poil. Vestiges d'un toilettage dont on pourrait, mentalement, compter l'ancienneté en heures, en jours, et qui, soudain, par on ne sait quel mépris de la géographie et des sciences exactes, font que Bordeaux ou Marseille sont à des années lumière de Bône, Bougie ou Mostaganem.